

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME X — N° 4  
FÉVRIER 1932

## SOMMAIRE :

<b>Fernand Severin</b> .....	89
<b>Chronique :</b>	
Elections .....	93
Décès .....	93
Bureau de l'Académie .....	93
Commission administrative .....	93
Vœux .....	93
Les lettres de Fernand Severin .....	94
Hommage .....	94
Prix .....	94
Concours .....	95
<b>ANNEXE. — Concours triennal de littérature en langue française</b> <b>(romans et contes) (période 1928-1930). Rapport adressé</b> <b>à M. le Ministre des Sciences et des Arts par le Jury</b>	97

---

## FERNAND SEVERIN

---

Le 5 septembre est décédé à Gand, M. Fernand Severin, membre de l'Académie.

Aux funérailles, célébrées à Gand le 9 septembre, M. Georges Rency a parlé en ces termes, au nom de l'Académie.

Durement frappée par la mort de Fernand Severin, si peu de temps après la disparition soudaine d'Albert Giraud, l'Académie royale de langue et de littérature françaises m'a chargé d'apporter à sa haute et chère mémoire l'hommage suprême qui lui est dû. On me permettra d'y joindre celui de l'Association des Ecrivains belges dont il faisait partie depuis la création de ce groupement.

Ce n'est pas sans une profonde et douloureuse émotion que je m'acquitte de cette pénible tâche.

De longues relations nous avaient faits doublement confrères, dans la carrière professorale et dans la carrière des lettres. J'avais pu éprouver et apprécier de la sorte ses éminentes qualités, le sérieux de son esprit, toujours tourné vers les choses de l'âme ; sa modestie si pleine de tact et de mesure ; la sûreté de son commerce ; sa parfaite loyauté ; le charme discret que dégageait toute sa personne et qui se retrouvait dans ses moindres propos.

Nouveau venu dans la Compagnie dont je suis ici l'interprète, j'y entrais au moment où la maladie en avait éloigné déjà celui que nous pleurons.

Mais, où qu'il passât, Fernand Severin n'était pas de ces hommes qui se laissent aisément oublier.

Momentanément absent, — du moins nous l'espérions — il était toujours parmi nous. A tout instant, dans nos réunions, son nom revenait sur nos lèvres. Nous nous informions mutuellement de sa santé. Il nous écrivait. Nous nous lisions ses lettres qui toutes témoi-

gnaient de l'intérêt vivace qu'il ne cessait de prendre à nos travaux.

En sa qualité de lauréat du Prix quinquennal de littérature, il avait fait partie du groupe de dix écrivains et de quatre philologues qui, nommés par le Roi en 1920, constituèrent le premier noyau de notre jeune Compagnie. Tout de suite, il prit une part importante à l'élaboration de notre règlement d'ordre intérieur. Jusqu'au moment où il dut garder la chambre, il collabora assidûment à nos travaux. Il fit notamment à ses collègues une communication très remarquée : un essai de biographie de son ami Charles Van Lerberghe, d'après les lettres de ce dernier qu'il avait recueillies et publiées. A la séance publique consacrée au Romantisme, il lut un magnifique discours sur Alfred de Vigny, poète avec lequel il se sentait à juste titre de si fortes affinités. Elu directeur pour l'année 1929, la maladie l'empêcha d'occuper le fauteuil où l'avaient appelé la confiance et le respect de ses collègues unanimes.

Mais tout active et tout utile qu'elle fut, cette carrière académique ne saurait longtemps nous distraire de celle qu'il courut, plus brillante et moins éphémère, dans le royaume des Muses, et que devait couronner, en 1929, l'octroi du Grand Prix de littérature du Trionon.

Professeur éminent, critique sagace et averti, attentif historien de nos lettres — on sait qu'il consacra une belle et solide étude à Théodore Weustenraad — Fernand Severin fut surtout un grand poète et son œuvre ne périra pas.

Placé entre le groupe parnassien et le groupe symboliste, seul et à égale distance de chacun d'eux, il conciliait en lui les deux tendances : partageant avec le premier son amour de l'ordre, de la mesure et de la tradition ; avec le second le goût d'une forme plus éthérée et plus fluide, qui lui venait à la fois du prestige de la musique et de l'influence des préraphaélites anglais.

Maître d'une technique impeccable, il versifiait avec un art souverain, habile à faire rendre aux mots leurs sens les plus suaves, à tirer de leurs savants accords les accents les plus mélodieux.

Et cette forme parfaite était le voile souple et vaporeux — il faut songer ici aux pages ineffables de l'*Orphée* de Gluck — d'une poésie intime et profonde qui lui jaillissait directement du cœur.

*Le Lys*, le *Don d'Enfance*, les *Poèmes ingénus*, *Un Chant dans l'ombre*, le *Solitude heureuse*, le *Source au fond des bois* : longue

confession lyrique d'une âme repliée sur elle-même et qui ne cesse d'observer, de surprendre ses plus subtils, ses plus secrets émois.

Enfant de la terre, né dans les campagnes sereines du Namurois, il avait été blessé de bonne heure par les rudesses de la vie. Etudiant, puis professeur, il n'avait pas trouvé toujours autour de lui, peut-être, des esprits capables de s'accorder avec le sien. Sa sensibilité exquise s'en était douloureusement offusquée. Comme Albert Giraud, mais avec moins de violence, il s'était rejeté « hors du siècle ». Vivant, puisqu'il le fallait bien, parmi les hommes, faisant, comme Vigny, énergiquement sa longue et lourde tâche, il s'était créé une seconde vie, celle du Rêve, dans laquelle il allait chercher, aux heures d'amertume, refuge et réconfort.

La Nature maternelle l'attirait alors vers les grands Bois, qui lui versaient la douceur et la paix de leurs ombres. Et là, sous les branches, comme le peintre Corot, il voyait se dérouler le cortège élyséen de ses songes. Il entendait chanter, avec les oiseaux, des voix angéliques. Son enfance ingénue renaissait en lui. Il se sentait ondoyé comme d'un nouveau baptême. Une mystérieuse et divine extase semblait l'avoir délivré déjà de tout lien terrestre.

Jusqu'au bout, jusqu'aux derniers jours, le poète garda ce « don d'enfance », cette faculté merveilleuse de prêter, comme les tout petits, aux êtres et aux choses, un sens d'éternité.

C'est là son originalité essentielle ; une originalité venue du dedans et qui ne s'acquiert pas à force d'images inattendues ou de tours inédits de style ; une originalité que n'aperçoivent pas, peut-être, les gens pressés, mais que savourent amoureuxment les délicats et les sages.

Il ne faut pas être inquiet quant à l'avenir de l'œuvre de Fernand Séverin.

Son cours futur ressemblera à celui de cette source qu'il avait découverte au fond des bois et qu'il a si tendrement, si harmonieusement chantée.

L'eau sourd entre les brins de mousse. Elle n'est d'abord qu'un mince filet. Elle murmure. Elle susurre. On l'entend à peine et nul encore ne la voit. Mais peu à peu elle s'affirme d'avantage elle ; s'étend, se gonfle, devient un ruisseau, gagne les prés, se creuse un lit d'argile et s'avance enfin, large et puissante, à travers la campagne,

vers les cités humaines qui la reçoivent avec reconnaissance et admiration.

Ainsi ira-t-il de ton œuvre, cher ami, cher grand poète, qui nous quittes pour entrer dans la gloire !

Notre deuil, si cruellement qu'il nous étreigne, ne saurait étouffer en nous une sorte de sombre joie.

En t'adressant ici l'adieu suprême, certes nous pouvons avec peine retenir nos larmes. Mais en nos âmes, malgré tout, s'élève un hymne de triomphe, car nous sommes sûrs, d'une certitude absolue, que, par ta mort, tu gagnes l'Éternité.

# CHRONIQUE

---

## ÉLECTIONS

Le 10 octobre, l'Académie a élu, en qualité de membre étranger, au titre philologique, M. Emmanuel Walberg, professeur à l'Université de Lund (Suède).

Elle a élu le 5 décembre, en qualité de membre étranger, au titre littéraire, M. Francis Viélé Griffin.

## DÉCÈS

M. Fernand Severin, membre de l'Académie depuis la fondation de celle-ci, est mort à Gand, le 6 décembre.

Aux funérailles, le 9 décembre, M. Georges Rency a parlé au nom de l'Académie.

Le 10 décembre est décédé à Anvers M. Max Elskamp.

Aux funérailles, célébrées dans l'intimité, l'Académie était représentée par M. Albert Mockel et le Secrétaire perpétuel.

## BUREAU DE L'ACADÉMIE

M. Gustave Charlier a été désigné pour remplir, en 1932, les fonctions de directeur. M. Hubert Stiernet remplira celles de vice-directeur.

## COMMISSION ADMINISTRATIVE

MM. Valère Gille et Georges Rency ont été élus membres de la Commission administrative.

## VŒUX

L'Académie, en sa séance d'octobre, a adopté le vœu suivant, qui a été transmis au Ministre des Sciences et des Arts :

» Attendu qu'il est dans l'intérêt de l'enseignement supérieur que les corps académiques soient consultés, comme en France et dans d'autres pays, par le Ministre des Sciences et des Arts, avant que celui-ci fasse son choix parmi les candidats à une chaire universitaire ;

» Attendu que, pour l'enseignement de la littérature française en particulier, il est de toute évidence que le professeur, outre la compétence scientifique et pédagogique indispensable, doit posséder les qualités littéraires sans lesquelles son cours serait sans intérêt et sans profit pour les élèves ;

» L'Académie se permet de demander à Monsieur le Ministre des Sciences et des Arts de bien vouloir, dans le choix du successeur de M. Fernand Severin à l'Université de Gand, s'inspirer des considérations qui précèdent ».

### LES LETTRES DE FERNAND SEVERIN

L'Académie a décidé de publier un choix de lettres de Fernand Severin.

### HOMMAGE

L'Académie s'est associée, par l'envoi de télégramme, à l'hommage rendu au poète Rabindranath Tagore, à l'occasion de son soixante-sixième anniversaire.

### PRIX

La commune d'Uccle a créé des prix de littérature française et de littérature flamande. Elle a prié l'Académie de désigner deux membres du jury du concours français.

Le jury, dans lequel MM. Hubert Krains et Hubert Stiernet représentaient l'Académie, a décerné le prix à Mme Blanche Rousseau.

\* \* \*

Le Conseil provincial de Liège a créé des prix destinés à des écrivains originaires de la province.

Elle a chargé l'Académie de constituer dans son sein un jury. Le

---

compagnie a désigné MM. Delattre, Feller, Krains et Mockel pour faire partie de ce jury avec M. Pirard, gouverneur de la province de Liège.

Un prix de 10.000 francs a été décerné à Mme Jeanclair ; deux prix de 5000 francs l'ont été à M. Noël Ruet et à M. Marcel Thiry.

### CONCOURS

L'Académie a ainsi formulé les questions pour les concours de 1934 :

I. On demande une étude, publiée à l'étranger, sur un ou plusieurs écrivains de langue française.

II. On demande une étude critique sur le rôle d'Edmond Picard dans le réveil des lettres belges.

III. Etudier la langue de l'auteur du « Roman de la Violette », Gerbert de Montreuil, et voir si l'on a des raisons scientifiques de lui attribuer la suite du Graal signée du nom de Gerbert.

Un prix de 3000 francs est affecté à chacun de ces concours.

---

# ANNEXE

---

## CONCOURS TRIENNAL DE LITTÉRATURE EN LANGUE FRANÇAISE (ROMANS ET CONTES)

(Période 1928-1930)

---

### RAPPORT

adressé à Monsieur le Ministre des Sciences et des Arts par le Jury.

---

Monsieur le Ministre,

Le Jury chargé de juger le concours triennal de littérature française (romans et contes) a l'honneur de vous adresser le résultat de son examen.

Veillez, Monsieur le Ministre, lui permettre tout d'abord de se réjouir de la vitalité de nos lettres. Ces trois dernières années marquent une véritable efflorescence d'œuvres intéressantes à divers titres. Une centaine de romans ou de recueils de contes publiés par plus de soixante écrivains ont sollicité l'attention du Jury. On n'en peut faire ici le dénombrement complet, mais on tient à signaler la richesse et la variété de notre récente littérature narrative. Si certains de nos écrivains maintiennent la tradition du roman régionaliste qui a doté nos lettres d'ouvrages émouvants et robustes, d'autres se livrent à tous les courants capables de les inspirer. Ils ont du goût pour l'aventure et l'exotisme ; leur temps les absorbe ; ils font de l'introspection, du freudisme, du roman policier. Leur champ d'action s'est étendu et on ne peut que s'en réjouir.

Sans oublier les Louis Delattre, les George Garnir, les Léopold Courouble, les Georges Rency, les Marguerite Van de Wiele, les Horace Van Offel, ces aînés célèbres ou déjà couronnés qui témoignent toujours de leurs solides mérites, le Jury a été sensible au talent d'hommes plus jeunes dont le bagage littéraire est déjà important. Il a apprécié, entre autres, les dons d'observation ironique et amère de M. Max Deauville, les récits exotiques de M. Edouard De Keyser, les pages alertes du R. P. Hublet. Tout en leur souhaitant moins d'intelligence parfois et plus de simple et bonne sensibilité, il a trouvé dans les livres de M. Roger Avermaete et de M. René Golstein, avec l'affirmation de leur personnalité propre, de subtiles notations psychologiques et morales, de l'humour et de la fantaisie, une pointe de scepticisme stendhalien. D'autre part, M. René Jaumot prouve qu'une œuvre littéraire n'est pas précisément ennuyeuse, mais qu'elle peut, grâce à l'imagination, distraire et émouvoir le grand public. M. Pierre Nothomb, qui professe le culte barrésien de la terre et des morts, possède une imagination non moins fertile, une âme frémissante, un don lyrique confinant à la prière ; pèlerin des hauts lieux de la Patrie, il s'exprime en une langue imagée et périodique, de royale allure. Le Jury signale également les ouvrages romanesques ou d'inspiration historique de M. Maurice Gauchez ; certaines pages du *Roman du Grand Veneur* sont excellentes, notamment celles où l'auteur décrit la forêt de Chimay. M. H. J. Proumen publie chaque année plusieurs romans, contes, nouvelles ou études scientifiques. Psychologue averti, il chérit les enfants, se préoccupe des anormaux, des désaxés, des pervers et dérive ainsi dans le domaine social où il se révèle polémiste ironique. Ses inventaires du subconscient, ses anticipations à la Wells le montrent aux prises avec l'étrange, avec le surnaturel enté dans

la science. Avec M. Joseph Chot, M. Rodolphe Parmentier, M. Emile Desprechins, M. D. J. d'Orbaix, nous retournons aux œuvres extraites du terroir. Le dernier surtout témoigne, d'une connaissance sûre des choses et des gens de la campagne et il écrit une langue vigoureuse, abondant en images pleines de fraîcheur.

Le Jury n'est pas resté non plus insensible à l'activité digne d'encouragement que manifestent nos jeunes auteurs. Il a goûté le charme mêlé d'ironie que M. Marcel Dehaye répand dans ses récits. M. Maurice Carême, poète prisant les sports, M. Arnold de Kerchove enclin à l'analyse, M. Georges Delizée, conteur plein de promesses, M. Raymond Mottart, M<sup>lle</sup> Eliane Van Damme, M. Mathelin de Papigny, M. Stanislas Steeman, M. Georges Rens, M. Pierre Fontaine, M. Georges Linze, d'autres encore, accusent un talent estimable, tantôt franc et frais, tantôt pétulant et batailleur, tantôt sollicité par les questions sociales et l'avenir de notre civilisation.

Après avoir ainsi reconnu le bel apport de ces trois dernières années de vie littéraire, le Jury s'est spécialement attaché aux ouvrages de M<sup>me</sup> Neel Doff et de M<sup>me</sup> France Adine, de MM. Léon Chenoy, Constant Burniaux, Henri Davignon, Franz Hellens, Jean Tousseul et André Baillon.

Dans *Une Preuve d'Amour*, M. Léon Chenoy affirme son souci de composition et d'analyse ; l'intrigue attache, comme la peinture exacte des mœurs et des paysages ; les figures de femmes séduisent, un souffle de vie et de sincérité passe dans les pages.

Au retour de la guerre, qu'il fit comme brancardier volontaire, M. Constant Burniaux rentra dans sa classe d'anormaux ; il redevint instituteur, se remit à son apostolat. Son œuvre, que ce soit *La Bêlise*, *Une Pelile Vie* ou *Les Crânes londus*, est pathétique, tout imprégnée de pitié, de fraternité.

Si l'on répugne au dilettantisme, on aime dès l'abord ces livres évocateurs qui montrent un maître d'école anxieusement penché sur ses élèves indigents d'esprit et de santé, mais riches de cœur. Il y a là une sincérité hardie et affectueuse au service d'un grand art.

Avec *Le Maître de l'Aube* et *La Cilé sur l'Arno*, M<sup>me</sup> France Adine fait, dans nos lettres, un intéressant début. Ses brillantes qualités d'écriture et de composition, sa force d'analyse et son tour aisé d'imagination apparentent l'auteur à certains bons esprits du XVIII<sup>e</sup> siècle français.

M<sup>me</sup> Neel Doff peint de cruels tableaux de la misère du peuple avec une sombre énergie, un réalisme minutieux. Le rendu de ses scènes est saisissant. Il s'en dégage une pitié fraternelle pour les rustres qui peinent et souffrent. M<sup>me</sup> Doff atteint souvent à une tension extrême dans le pathétique ; son talent de visionnaire se double d'une vigueur d'eau-forte.

L'œuvre de M. Henri Davignon est considérable et s'inspire aux sources saines de la tradition. A d'excellents livres, il en ajoute deux autres : *Un plus grand amour* et *Contes pour le Centenaire belge*. Le second surtout recueille les suffrages. Il renferme treize histoires tirées du terroir. Neuf d'entre elles s'encadrent dans nos provinces et élisent chacune une muse ; les quatre dernières répondent aux quatre éléments. Ainsi le recueil prend une signification symbolique : on y voit, au service d'un grand idéal, le réalisme belge issu de la nature. Outre, une brillante contribution à nos lettres, M. Henri Davignon célèbre donc, à sa façon, le centenaire de la Patrie.

M. Jean Tousseul, dans *La Vieillesse* et *Le Retour*, comme dans *Au bord de l'eau*, continue à témoigner des dons magnifiques qui émerveillèrent les lecteurs du *Village gris*. Son œuvre présente un côté documentaire d'une valeur exceptionnelle puisqu'elle introduit, pour la première fois, le monde

des carrières dans la littérature. Lyrique et amateur d'évasions, M. Tousseul paie son tribut à l'inquiétude humaine dans presque tous ses ouvrages, mais surtout dans *La Veilleuse*. Les contes d'*Au bord de l'eau* exaltent son pays mosan et il peint, dans *Le Retour*, une série de jeunes filles d'une séduction extrême. Honnête, scrupuleux et le cœur à la tâche, M. Tousseul prise *la sainte misère* qui le rend indépendant. Ravagé par une sensibilité frémissante que gonfle l'esprit de justice et d'amour, confessionnel doublé d'un sagace observateur, il procède par dialogues et répand sur ses pages on ne sait quel charme magique. Ses livres révèlent un conteur né ; ils fleurissent le buis des jardins wallons ; ils reposent des pessimistes et des prospecteurs freudiens ; ils édifient parce qu'ils sont vrais et poignants. Sans mystique ni colère, ils se placent du côté des pauvres et ils atteignent à l'universel parce qu'ils sont humains et frais. M. Jean Tousseul écrit une langue robuste et nombreuse, pareille aux méandres de cette Meuse qui arrose son pays natal ; d'une pureté et d'une concision toute classique, elle vous a un petit air sentencieux qui enchante. M. Jean Tousseul fait honneur aux lettres belges, l'étranger le connaît et traduit ses œuvres.

Nous ne manquerons pas d'en dire autant de M. Franz Hellens qui est un de nos écrivains les plus authentiques Gantois comme Van Lerberghe et M. Maurice Maeterlinck, il ne ressemble guère à ses illustres aînés. Son réalisme initial diffère de leur mysticisme éthéré, assez inconsistant. M. Hellens colore vivement ses notations et il aboutit à créer un curieux fantastique, surtout fait de virtuosité. Avec *La Femme partagée* et *Les Filles du désir*, il renouvelle sa manière. Tout en maintenant sa puissance d'analyse et d'évocation, il gagne en concision, atténue ses couleurs, cherche la forte simplicité. Il y a de la hardiesse dans *La Femme partagée*,

une hardiesse qui réside principalement dans la peinture des sentiments. Le héros du récit est un homme malheureux qui semble l'avoir toujours été. Naïf et faible, jamais une femme ne pourra l'aimer longtemps. Le voici cependant épris d'une Léa, créature singulière dont nous ne savons pas grand'chose. Puis il devient l'ami d'un musicien énergique et tourmenté. Ces trois personnes s'unissent étroitement, se complètent d'une manière dont il est permis de ne rien attendre de bon. La jalousie apparaît bientôt. Elle aurait disloqué le trio, déclenché le drame si l'auteur ne s'était dérobé en faisant disparaître la femme. Ce vigoureux roman s'attache à dévoiler le tragique intérieur des cœurs nobles. Dans *Les Filles du désir* — Gérard de Nerval eût aimé ce titre — M. Franz Hellens raconte les souffrances d'un homme, qui est le frère du héros de *La Femme parlagée*, et qu'une éducation rigide a fait scrupuleux et susceptible, prompt à l'émotion, proie offerte aux rigueurs de l'existence. Ayant plus de tête que de chair, l'imagination le meurtrit. M. Hellens enregistre les coups en quelques nouvelles dont la dernière est une œuvre maîtresse. L'auteur peint en grisaille, il donne la sensation d'une pluie interminable qui grignote le paysage, vous mouille et vous imprègne, délicieusement. Il excelle à se créer une atmosphère personnelle.

Cette faculté, M. André Baillon la possède aussi à un degré éminent. C'est pourquoi, malgré les mérites des écrivains que nous venons de présenter sommairement, le Jury vous propose, Monsieur le Ministre, d'accorder le prix triennal à M. André Baillon pour *Le Perce-Oreille du Luxembourg*, l'auteur ayant également publié, pendant la période 1928-1930, *La Vie est quotidienne* et *Le Neveu de M<sup>lle</sup> Aulorilé*. On a dit de M. Baillon qu'il est « le seul poète maudit de toute la littérature belge ». De fait, son œuvre, qui

est fort prisée de l'étranger, attire autant les psychiâtres que les littérateurs. Ses premiers livres nous frappèrent par leur savoureuse simplicité. Qui ne fut conquis par l'accent si personnel des brèves notations d'*En sabots* ? Qui ne s'est demandé de quoi était fait ce merveilleux naturel ? A travers l'ouvrage, on devinait un homme nerveux et bon, insouciant et moqueur, puéril et profond, un anormal trop intelligent et trop sensible. Dans *Le Perce-Oreille du Luxembourg*, M. Baillon relate la modeste existence de Marcel. Ses parents n'ont pas eu de chance. Son camarade est brutal ; d'un coup de talon, il broie un perce-oreille dans le jardin du Luxembourg. Marcel garde de cet insecte écrasé par son ami un souvenir atroce qui tourne à obsession. Et voici que la mort lui ravit son meilleur compagnon. Marcel s'en va porter une couronne sur le cercueil et il s'entretient avec la mère. Cette scène saupoudrée d'un humour macabre est construite de main de maître. A la suite d'une crise d'ivresse, Marcel est interné, comme le fut sa mère. Etrange bonhomme rongé de scrupules morbides, de phobies, d'attendrissements, d'hésitations. A lire *Le Neveu de M<sup>lle</sup> Aulorilé*, il apparaît que les premières années de M. Baillon ne furent pas exemptes d'amertume. Il a dû vivre une enfance isolée, une jeunesse inquiète ; il s'est meurtri et replié sur lui-même. Nous n'aurons pas la naïveté de l'assimiler à ses héros, mais son cynisme étalé complaisamment parfois et qui rappelle la manière de Jean-Jacques Rousseau, n'annonce-t-il pas une honnêteté foncière qui fut blessée et qui se rebelle ? A l'ombre de la Trappe de Westmalle où il se réfugia, où il fut aviculteur, M. Baillon se gorgea de solitude et de rusticités qu'il ranimera plus tard dans ses livres, car il est plutôt, a-t-on dit justement, un mémorialiste qu'un romancier. Son art si dépouillé ti aduit à ravir les misères de l'esprit, la détresse de

vivre. Ce n'est plus de la littérature, c'est un mauvais rêve maculé de sang. Son style, triomphe du « pointillisme », est direct et concentré, presque vierge de métaphores, tout en nerfs, unique d'accent. On se demanderait d'où il lui vient, si M. Baillon ne nous avait répondu d'avance. « Le paysan qui vous rencontre, dit-il, vous saluera suivant l'heure : Jour, Midi ou Soir. Pas besoin qu'il précise : Bonjour, bonsoir, puisqu'il vous le souhaite, cela va de soi, et c'est un mot de gagné. Leçon de style. » Ce paysan, avare de ses mots comme de son bien, nous le rencontrons en pays flamand. Ainsi M. André Baillon demeure le fils de la Campine anversoise. Cette terre rude, de lignes sobres et d'atmosphère sauvage, l'a formé comme elle fait ses sapins. Elle l'a inspiré, elle a mis dans ses ouvrages son rythme saccadé et cet humour amer qui masque une détresse de l'être. C'est un écrivain de grande race, cependant, un écrivain dont la voix porte bien au delà des limites de son terroir, que le Jury a voulu couronner en la personne de M. André Baillon.

Veillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de nos sentiments respectueux.

*Le Jury,*

Georges DOUTREPONT, *président,*

Georges VIRRÈS,

Olympe GILBART,

Lucien CHRISTOPHE,

Désiré DENUIT, *rapporteur.*

---

## LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

### Membres belges.

- MM.** Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.  
Emile BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.  
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.  
Gustave CHARLIER, 29, square Vergote, Bruxelles.  
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.  
Léopold COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).  
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.  
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.  
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.  
Louis DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et-Oise) France.  
Jules FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.  
Georges GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.  
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.  
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.  
Arnold GOFFIN, 38, rue François-Stroobant, Bruxelles.  
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.  
Hubert KRAINS, avenue Emile-Max, 68, Bruxelles.  
Maurice MAETERLINCK, villa «les Abeilles», Le-Baumettes, Nice.  
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S. et O.).  
George RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.  
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.  
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.  
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.  
Emile VAN ARENBERGH, 46, boulevard Général Jacques, Bruxelles.  
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.  
Georges VIRRÈS, Lummen (Limbourg).  
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

### Membres étrangers

- MM.** Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).  
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.  
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada)
- M<sup>me</sup>** DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
- MM.** J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.  
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.  
Brand WHITLOCK.  
Emmanuel WALBERG, Université de Lund (Suède).  
Francis VIÉLÉ GRIFFIN (Paris).

## PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE

---

### Communications

- Charles Van Lerberghe*. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.
- Littérature et Philologie*, par Jules FELLER.
- La langue scientifique en Belgique*, par Albert COUNSON.
- Le Premier « Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.
- Le Français d Gand*, par Albert COUNSON.
- Michel-Ange*, par Arnold GOFFIN.
- Eugène Demolder*, par Hubert KRAINS.
- Qu'est-ce que la civilisation ?* par Albert COUNSON.
- La Clef de « Clitandre »*, par Gustave CHARLIER.
- Ronsard et la Belgique*, par Gustave CHARLIER.
- De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française*, par Albert COUNSON.
- L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française*, par Georges DOUTREPONT.
- Les Classiques jugés par les Romaniques*, par Georges DOUTREPONT.
- Autour du « Premier Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.

### Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.
- L'Originalité de Baudelaire*, par Robert VIVIER.
- Charles De Coster*, par Joseph HANSE.
- L'Influence du naturalisme français en Belgique*, par Gustave VANWELKENHUYZEN.
- Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française*, par Arsène SOREIL.

### Textes anciens

- Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.
- La Trage-Comédie pastorale (1594)* publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.